

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

## JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois, . . . . 6 f. » c.

Trois mois, . . . . 3 80

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

### REVUE DE LA QUINZAINE.

LYON, le 29 décembre 1861.

I.

Le Jour de l'An serait en réalité une belle et bonne chose si, au lieu de se présenter dans la saison la plus sombre et la plus désagréable, il arrivait en pleine floraison, lorsque tout est gai, les eaux, le ciel et la terre. Je ne connais rien de triste comme l'hiver, et, pour ma part, j'ai toujours voulu du mal aux faiseurs d'almanachs, aux astronomes, voire au gouvernement, de n'avoir pas changé l'ordre de choses établi. Il eût été si beau de se congratuler réciproquement, de se souhaiter ce qu'il est d'usage de faire à pareille époque, sans qu'un rhume opiniâtre vous étranglât la gorge, ou que l'onglée vous forçât à souffler dans vos doigts. Comment voulez-vous qu'on soit heureux et qu'un air de bonheur se peigne sur la figure lorsque le froid vous bleuit le nez ? Est-il donc bien agréable de serrer la main à un ami ou de l'embrasser quand dix degrés au-dessous de zéro sont capables de mettre votre cœur à la température de l'atmosphère, et que vos lèvres, en se posant sur sa joue, semblent caresser

### FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 29 Décembre 1861.

### LES LUNDIS DE JACQUES.

II.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Mon fils ! — s'écria Jacques en le saisissant dans ses bras, en l'étreignant contre sa poitrine, — mon enfant !... mon pauvre enfant... mais c'est donc un de ces amours qui sont toute la vie. Oh !... c'est ma faute à moi, qui t'ai peut-être mis trop d'ambition dans le cœur. Eh bien ! ne désespère pas encore... j'irai demain chez M. Durand... et... je ne te dis que ça... j'irai demain !

Et comme Maurice le regardait tout étonné :

— Chut ! — fit Jacques en mettant un doigt sur ses lèvres, — il faut que les camarades ne

amoureusement un glaçon ? Fi donc ! le Jour de l'An en janvier n'est bon que pour les antipodes, dans les pays aimés du soleil ; mais en France, à Lyon, je ne l'admets que pour ceux qui peuvent brûler une forêt en six mois.

Il faut être homme, c'est-à-dire ce sot animal dont parle Boileau, pour avoir de pareilles idées. Voyez les bêtes, ces créatures dont la raison n'a pas déformé l'intelligence, il ne leur viendrait jamais la pensée que le moment de s'aimer et de se le prouver, l'instant où il faut oublier les rancunes du passé et vivre en paix avec tout le monde, pût être précisément celui où tout manque à la fois, le soleil au firmament, la feuille à l'arbre et le concert des oiseaux dans les bois.

Mais, c'est l'usage ! et ce vieux despote imbécille n'est pas près d'être détrôné. Inclignons-nous alors, valets et courtisans, et puisque nous n'avons pas le droit ni la force de faire une révolution, inclinons-nous tout en maugréant devant Monseigneur le Jour de l'An qui s'approche.

Il faut se reporter à l'âge heureux et insouciant de l'enfance pour comprendre les joies qu'éveille le 1<sup>er</sup> janvier ; mais pour peu qu'on ait vécu et qu'on ait rencontré sa part d'ennuis, de déceptions et d'illusions perdues, on dit à ce pro-

s'aperçoivent de rien... Laisse-moi finir ma tâche et va faire un tour sur la grève, où je te rejoindrai bientôt. Là, mon garçon, le frais du soir te remettra le cœur... va... va !...

Mais, — demanda le jeune homme, sans trop savoir encore s'il devait se reprendre à cette dernière illusion, — mais comment puis-je espérer en vous, mon père ?...

Le vieil artisan lui montra le ciel, et répondit : — Espère en Dieu !

III.

Durant la promenade de la veille au soir, bien qu'en se maintenant sur une certaine réserve mystérieuse, le bonhomme Jacques s'était comme on dit mis en quatre pour consoler, pour encourager son fils.

Néanmoins, le pauvre amoureux passa la nuit blanche, et ne s'endormit qu'au jour naissant.

Aussi sommeillait-il encore lorsque, vers les

pos ce que disait M<sup>me</sup> de Sévigné des horloges :

« Cela vous coupe la vie en petits morceaux. »

Une année qui finit est un pas de plus fait vers l'inconnu, une année qui commence est peut-être une ère nouvelle de tribulations et d'amertumes. Les gens bien portants, bien doués par la nature ou la fortune, peuvent regarder sans terreur l'avenir, le passé est là pour eux un gage ; mais ceux dont les tempes ont blanchi, dont le front s'est dénudé, au milieu des périlleux hasards que présente la bataille de la vie, ne peuvent avoir le même calme et s'associer sans arrière-pensée à cet élan de confiance universelle. Ce qu'ils portent en eux, c'est une résignation mêlée de cet espoir incertain qui jamais ne nous abandonne ; le doute s'assied au chevet du sage, il le guide et le défend contre les espérances chimériques et insensées, aussi bien que contre les défaillances sans raison et absolues.

J'ai dit ce que je pensais du premier de l'an ; cela ne m'empêchera pas d'accomplir mon devoir et de souhaiter à quiconque aura, pendant ces douze mois, jeté sans trop d'ennui un regard sur notre feuille, une heureuse et bonne année, accompagnée, selon la formule, de beaucoup d'autres.

huit heures, son père rentra tout frais rasé, vêtu de son bel habit neuf.

— Comment !... déjà, — fit Maurice tout palpitant d'angoisse.

— Déjà... quoi ? — demanda narquoisement le père Renaud.

— Vous étiez sorti... vous venez...

— Je viens d'entendre une messe basse, mon garçon... faut avant tout la part du dimanche.

— Et maintenant...

— Maintenant nous allons manger un petit morceau sur le pouce, et puis tandis que tu iras prier à ton tour, moi j'agirai.

— Oh ! que vous êtes bon, mon père !...

— Habille-toi vivement si tu veux que je parte de même.

Maurice ne se le fit pas répéter deux fois.

Le déjeuner fut court et silencieux. Bien que Jacques affectât une certaine assurance joyeuse, il n'y fit guère plus honneur que Maurice.

Une revue de ce qui s'est passé depuis janvier 1861 ne serait certainement pas déplacée ici; elle aurait par malheur le défaut du soulier dans la soupe de l'auvergnat. Je ne parlerai donc que de l'événement le plus important qui s'est accompli durant cette période. Je veux dire le changement de direction dans l'administration de nos théâtres. — Les espérances qu'avait fait naître la nomination de M. Carpiet, et plus tard son association avec M. Félix, n'ont pas été trompées; grâce à leur habile activité, à leur intelligente initiative, le théâtre, à Lyon, est entré dans une voie inconnue jusques là. Notre troupe lyrique compte des sujets que toutes les capitales pourraient nous envier, et le théâtre des Célestins a reconquis d'une manière définitive, nous l'espérons, la prééminence sur les autres scènes de genre de la province. C'est là surtout que les réformes étaient nécessaires: un matériel vieilli, des décors frustes, des accessoires hideux, et qui avaient l'air de dater du temps des mystères; tel était le bilan des Célestins. Tout a été rajeuni, rafraîchi, changé, et à l'heure qu'il est, le Gymnase seul, à Paris, peut rivaliser avec le théâtre des Célestins.

Le public n'a pas été en reste pour apprécier ces changements, et nous ne sommes ici que l'interprète de ses sentiments; mais ce qu'il ne sait pas et ce qu'il ne peut pas dire, c'est le bon accueil constant, la franchise sympathique dans les relations, que tout ce qui tient de loin ou de près à la presse grande ou petite, a toujours rencontré auprès de nos directeurs. L'occasion est bonne de leur en témoigner notre reconnaissance, et de leur souhaiter une prospérité égale au dévouement, aux efforts qu'ils apportent à l'œuvre si difficile de satisfaire un public parfois

---

Le père et le fils sortirent ensemble, et, sans se dire un mot, remontèrent la grande rue, jusqu'au portail de l'église.

Là, toujours en silence, ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Jacques attendit que la porte sainte se fût refermée sur Maurice, puis il s'achemina vers la maison du riche armateur.

A mesure qu'il s'en rapprochait, la démarche lui semblait de plus en plus épineuse, et, bien que sans ralentir le pas, — Jacques était brave, — son émotion se trahissait par de fréquents hum! hum!

Que fut-ce donc lorsqu'en arrivant en face de la porte-cochère, la comparaison de cet opulent hôtel avec sa modeste mansarde dut lui rappeler toute la distance qui existait entre la fille du millionnaire et le fils de l'artisan, entre Clémentine et Maurice!...

Nonobstant, il prit son courage à deux mains,

exigeant, et d'amuser ses loisirs.

Quant aux artistes, il serait superflu de protester de notre attachement pour eux, ne nous ont-ils pas toujours trouvés sur la brèche, prêts à défendre leurs intérêts, à les soutenir, à les encourager, et si notre sphère modeste ne nous permet pas de leur être utile dans nos éloges et nos appréciations autant que le seraient nos confrères du grand format, n'avons-nous pas le droit de dire que notre bonne volonté sans limites, notre désir ardent de leur complaire, a dû nous mériter tout au moins quelque peu d'estime et de reconnaissance. — A eux aussi donc salut et bon an!

## II.

On nous pardonnera si, pour cette dernière quinzaine, les exigences de notre format nous obligent d'être plus concis que nous ne le voudrions; l'abondance des matières est grande, et quelques lignes à peine nous sont accordées pour suffire à la tâche. Ce serait, du reste, un peu tard pour rendre compte des deux représentations de M. CAZAUX. Les *Huguenots* et *Robert-le-Diable* sont les deux ouvrages dans lesquels nous avons revu notre ancien pensionnaire. Il n'est pas besoin de dire quel accueil lui a été fait et quels légitimes applaudissements ont salué Marcel et le Bertram que nous avons connu jadis, et dont la voix, sans rien perdre de son ampleur et de sa puissance, a gagné ce que peuvent donner seules l'étude et l'intelligence musicale dont Paris est le grand centre. Ces deux représentations n'ont pas été un succès seulement pour M. Cazaux; M<sup>lle</sup> Desterbecq et par-dessus tout M. Wicart se sont fait applaudir à côté de l'artiste en représentation.

---

franchit le seuil et se fit annoncer à M. Durand.

Comme il attendait la réponse, M<sup>lle</sup> Durand traversa l'antichambre, un livre de messe à la main. Elle, aussi, se rendait à l'église.

C'était une adorable enfant, blonde avec des yeux bleus, avec un air de douceur et de bonté qui la rendait encore plus charmante; une vierge de Greuze.

En reconnaissant le père de Maurice, elle fit un mouvement, rougit et baissa les yeux.

Puis, gracieuse et souriante, elle disparut.

Mais, rien qu'au rapide regard qui venait de s'échanger entre le vieillard et la jeune fille, Jacques avait lu dans le cœur de Clémentine; il se disait:

— Ah!... si nous n'avions affaire qu'à elle! Mais monsieur Durand!... monsieur Durand!...

Et, comme le domestique revenait le chercher de la part de son maître, il entra.

*La Circassienne* est toujours l'œuvre capitale du moment, et les spectateurs se montrent pour M. Achard et pour M<sup>me</sup> Barbot d'un enthousiasme que rien ne peut contenir.

Cette nécessité d'être laconique aujourd'hui nous est pénible eu égard à la reprise de *Rigoletto*. Nous voudrions pouvoir dire longuement combien M. Achard y déploie de qualités brillantes et solides, combien sa voix a d'étendue, de force et de souplesse. Nous voudrions aussi proclamer bien haut quelle éclatante victoire M. Melchisedec a remporté dans ce rôle de bouffon, rôle si éminemment difficile, comme chant et comme mouvement dramatique. Enfin, nous serions heureux de rendre à M<sup>mes</sup> Desterbecq et Borghèse une faible partie de la justice qui leur est due, mais l'espace et le temps nous manquent. Au surplus des artistes comme ceux que nous venons de citer ne peuvent rien perdre pour attendre et ils agréeront nos excuses.

Nous terminerons cette notice en annonçant les prochaines représentations de *Gil-Blas*, de *la Jolie Fille de Gand*, et avant tout de *Lucrece Borgia*, une des œuvres magistrales de Donizetti.

## III.

Le même besoin d'arriver en toute hâte au but, met des ailes à notre plume à propos du théâtre des Célestins.

Nous n'indiquerons donc qu'en passant la reprise de *Pierre le Noir*, qui a retrouvé, au bénéfice de M. Dutasta, le succès qu'il obtint à son apparition, il y a bientôt vingt ans. On peut sans inconvénient laisser dans l'ombre l'analyse d'un drame que la plupart ont dû, ou pu voir jadis; mais ce qui est fâcheux, c'est de garder le silence à propos de *la Poudre aux yeux*, une des meil-

## IV.

C'était un excellent homme que M. Durand, bien qu'un peu entiché de sa fortune, qui, du reste, était son ouvrage.

En dépit de l'estime qu'il professait pour Jacques Renaud, son ancien condisciple à l'école communale, il avait hésité à le recevoir, devant bien ce qui l'amenaient, et désolé de ce qu'il aurait à lui répondre.

Aussi son visage exprimait-il un regret sincère, mais en même temps une résolution irrévocable.

Dès le premier regard, les deux pères se comprirent.

Et comme l'ouvrier cherchait encore une façon d'entamer l'entretien:

— Je sais... je sais tout, — commença brusquement l'armateur; — mais ce n'est pas ma faute à moi!... Que veux-tu que j'y fasse?

(La suite au prochain numéro.) Ch. DESLYS.

leures études de mœurs qui ait été produite au théâtre depuis bien longtemps. Les auteurs de cette comédie, après s'être jusqu'ici bornés au vaudeville égrillard et narquois, se sont enfin déterminés à aborder un genre plus sérieux et plus digne de leur talent. *Le Voyage de M. Perrichon* avait déjà montré ce qu'ils étaient capables de faire, *la Poudre aux yeux* les place au premier rang.

M. Lamy ne se contente pas d'être un de nos premiers comiques, il joint à cet avantage le talent de l'auteur dramatique. Sous ce titre : *Ah ! quel bon Pistolet*, il a commis une de ces énormités excentriques, qui ne se racontent pas, mais qui avec des interprètes comme l'auteur et MM. Octave et Seiglet, et M<sup>mes</sup> Jouve et Michon, se jouent avec des rires qui vont jusqu'à la frénésie.

Ne serait-il pas temps de réparer un oubli et de tenir une promesse ? Depuis bientôt trois semaines M<sup>me</sup> Lamy joue le rôle créé par Déjazet dans *Bonaparte à l'école de Brienne*, et nous n'avons pas encore écrit le plus traitre mot d'éloge à son adresse. C'est que la tâche devient difficile : tout a été dit et tout reste encore à dire. Nouveau Protée aux formes changeantes, M<sup>me</sup> Lamy, dans chaque création, n'est jamais la même ; on se croyait blasé sur les finesses de son jeu, les merveilles de sa voix, et soudain, dans un rôle nouveau, elle se révèle sous un aspect que vous n'aviez pas encore entrevu, et, par de plus puissantes et de plus irrésistibles séductions, vous force d'avouer que son talent a des ressources inépuisables, et que l'éloge décerné dans le passé ne serait plus maintenant qu'une banalité. — Voyez-la plutôt dans ce rôle de Bonaparte, laissant deviner, sous la frêle enveloppe de l'élève de Brienne, le futur vainqueur de l'Europe, et conduisant à une victoire presque pacifique ses disciples, comme plus tard Napoléon guidera les vieilles bandes d'Austerlitz et de Wagram.

A l'étude, *Nos Intimes*.

CH. MAURIS.

### PETITE CHRONIQUE.

C'est ce soir que l'Alcazar inaugure ses fêtes de nuit. Les plus grands préparatifs ont été faits par l'administration pour que ses bals soient cette année ce qu'ils ont toujours été, c'est-à-dire d'une magnificence vraiment féérique. L'empressement que met habituellement notre public à fréquenter ces fêtes ne se ralentira pas cette année, nous en sommes certains.

— Dans notre dernier numéro, nous avons promis à nos lecteurs une longue revue sur le cirque Franconi, mais nous avons compté sans le public qui a mis à se rendre aux représentations de M. Bastien-Franconi un empressement tel, que nous n'avons pu y jeter qu'un regard à la dérobée, mais si nous nous en rapportons aux applaudissements qui frappaient nos oreilles, la satisfaction a été complète et c'est là le plus pompeux et le meilleur éloge qu'on puisse adresser à M. Bastien-Franconi et à ses artistes.

Le succès de la représentation donnée à 2 heures le jour de Noël, a engagé le directeur du cirque à en donner une nouvelle le jour de l'an, sans préjudice de celle du soir. C'est une bonne fortune pour les personnes qui ne peuvent veiller tard ou dont l'éloignement de leur domicile les empêche d'assister aux représentations habituelles.

— M. Conus annonce sa clôture définitive pour dimanche 5 janvier. Cet habile enchanteur a réservé pour ses dernières séances ses surprises les plus agréables. Les enfants surtout seront favorisés dans cette dernière semaine. M. Conus, par un de ces secrets de l'art, leur réserve une véritable pluie d'étrennes, et pour que tous puissent lui rendre leur visite de bonne année, et profiter de ses cadeaux, il donnera deux séances le jour de l'an, l'une dans le jour et la dernière comme d'usage le soir.

F. B.

### LE MARCHAND.

En cette époque de transformation sociale, le marchand tend à disparaître ; bientôt il n'existera plus que de souvenir, comme les vers de M. Bignan, les tragédies de M. Viennet et les romans de mon compatriote Ponson dit du Terrail.

La plus grande injure contre un homme serait celle-ci : « Vous êtes un marchand ! » Qui est-ce qui vend aujourd'hui ? Personne. Qui est-ce qui achète ? Tout le monde. Ceci est un paradoxe superlativement *Méry-dional*.

Le mot de marchand est si mal reçu qu'il est devenu un stigmate de réprobation. Les marquises du faubourg Saint-Germain, les petites bourgeoises du Marais n'inviteraient pas un marchand à leur soirée.

Lisez la quatrième page d'un journal, à l'endroit consacré aux annonces, vous n'y verrez pas un nom avec l'épithète de marchand ; le nom a préféré devenir l'enseigne de la marchandise : Vallet ne s'appellera pas marchand de pilules,

mais il appellera ses *Pilules-Vallet* ; Perron ne s'intitulera pas marchand de bonbons et de chocolat, mais il donnera son nom à ses délicieuses friandises. Il n'est pas jusqu'à la crinoline qui n'ait pris un nom d'homme, la *Crinoline-Tavernier*, par exemple. Je vous l'ai dit, tout se transforme.

Les professions elles-mêmes n'osent plus s'avouer qu'à demi. Le marchand de vin se nomme propriétaire, à moins que, semblable au marchand cottois, il s'intitule *fabricant de vins* ; l'apothicaire s'est fait *pharmacien*, le perruquier *coiffeur*, le cordonnier *fabricant de chaussures* ; mon épicier a fait imprimer sur ses têtes de lettre : *négociant en denrées coloniales*.

Ceci est de la haute fantaisie.

Promenez-vous un instant dans les rues marchandes de notre Paris, lisez les enseignes, et pas plus qu'aux annonces je vous défie d'y rencontrer un seul marchand, ni une seule profession franchement avouée.

Mirabeau, *marchand de bas*, n'a pas eu d'imitateurs.

L'industriel de nos jours met bien son nom sur son enseigne, mais il se garde bien d'y ajouter sa profession ou sa spécialité ; il semble que l'univers entier doit savoir que son nom est le synonyme de son état.

Et, en effet, si Alexandre Dumas s'intitulait marchand de romans, Rothschild marchand d'argent, Méry marchand de paradoxes, Scribe marchand de comédies, Karr marchand de fleurs et de morale, Mirès marchand de bonnes actions, ce serait là d'affreux pléonasmes, car tout le monde doit le savoir.

Le marchand, qui se croit un nom tout aussi illustre, ne voit pas pourquoi il n'userait pas des mêmes prérogatives.

Boule ne s'intitule pas marchand de meubles, Jouvin marchand de gants, Sax marchand d'instruments, de Foy marchand de mariages.

Pourquoi donc M. Chrysostôme s'intituleraient-il marchand de bonnets de coton, lui qui possède une fabrique de bas à Clichy-la-Garenne, qui est membre du conseil municipal et qui a obtenu un brevet (s. g. d. g.) pour un gilet de flanelle imperméable auquel il a donné son nom : la *Flanelle-Chrysostôme*.

L'industriel rougit de sa profession, et il semble la renier.

Le marchand a honte de ce nom et il l'abandonne. On n'est plus marchand qu'à huis-clos... Que de Jérôme Paturot dans ce monde, grand Dieu !... Pourquoi cela ?

C'est que la popularité est le dada du marchand et du bourgeois autant et même plus que de l'artiste et du savant. La vanité règne plus que jamais dans tous les étages de l'édifice social.

Voilà pourquoi le marchand tend à disparaître.

Et c'est à l'époque où le monde est devenu un immense Capharnaüm, où tout, jusqu'à la gloire, peut s'acheter et se vendre, et c'est à l'époque où tous les hommes, même les propriétaires, sont devenus plus ou moins marchands, époque mercantile où l'artiste vend son génie, la jeune fille son cœur, le salarié sa liberté, celui-ci sa conscience, cet autre son honneur, c'est à cette époque marchande entre toutes les époques que l'on n'ose plus s'intituler MARCHAND!...

Ceci prouve surabondamment que nul ne veut plus paraître ce qu'il est ou veut paraître ce qu'il n'est pas.

Depuis que les chapeaux gibus et les bottes à talons articulés ont relevé les petites tailles, tous les hommes veulent paraître également grands (au figuré).

Depuis que la crinoline a arrondi toutes les formes, toutes les femmes veulent paraître avoir de beaux appas... (encore plus au figuré).

Il n'y aura donc bientôt plus ni de femmes maigres, ni d'hommes petits, ni de marchands, ni de marchandes.

Je me trompe, il existera toujours une marchande, mais une marchande horrible, qui marche encore le front haut et qui jamais n'abdiquera son nom, une marchande qui grandira toujours avec le luxe, l'orgueil et la vanité, que vous rencontrerez éternellement dans les rues de Paris, qui viendra un jour clandestinement dans le boudoir de votre femme pour lui arracher sa parure de mariée ou pour lui vendre une parure de bal, une parure avec laquelle elle ne paraîtra pas la femme d'un marchand.

Cette glorieuse marchande, qui, malgré son nom qu'elle porte fièrement, est la seule reçue dans le grand et dans le petit monde, s'appelle la Marchande à la toilette.

ANTONY RÉAL.

## L'HÉRITAGE DE TANTALE.

### I.

Au mois de juillet dernier, un homme était accoudé à l'un des balcons de la place Kléber de Strasbourg.

Le personnage, armé d'une de ces longues pipes de porcelaine, à tuyau de cerisier, particu-

lières aux fumeurs des bords du Rhin, aspirait et rejetait distraitemment la fumée, la paupière demi-closée, et laissant tomber ces coups d'œil indécis qui semblent rejeter les rayonnements du regard à l'intérieur.

M. Dyonisiys Tribert (c'était le nom du contemplateur) n'était pas aussi désœuvré qu'il le paraissait. Strasbourgeois de la vieille roche, attaché à son pays natal comme le soldat au drapeau, il trouvait dans le spectacle déployé devant lui une source de jouissances de toutes sortes. Il faisait passer à travers les prismes historiques et philosophiques les événements dont la place avait été le théâtre : le passé, le présent, les modifications matérielles et morales successivement engendrées par la marche des siècles, constituaient pour lui d'inépuisables sujets de méditation.

L'habitude d'un long séjour dans son appartement de la place Kléber n'émoussait point le plaisir qu'il se donnait ainsi tous les matins.

Il faut convenir du reste que cet endroit n'est pas l'une des moindres curiosités de l'ancienne ville sénatoriale. Le mélange franco-allemand qu'on remarque dans les habitations constitue une foule de contrastes et de reliefs originaux.

Le contraste ne résulte pas de ces transformations d'ensemble qui semblent une défaite du passé et une victoire du présent ; l'originalité consiste surtout dans les empreintes que chaque siècle a laissées sur la ville androgynique où nous conduisons le lecteur. Les pignons à redents qui semblent coiffer les vieilles maisons d'un double perron, les encorbellements étagés, les arcades, reste et continuation des anciens alloirs du moyen-âge, rappellent des coutumes, des industries et des nécessités locales qui, en bien des endroits ont survécu à leur temps. Le foyer de la ville municipale est toujours sur pied, tel ou à peu près que l'ont laissé les échevins, les tribus, le grand et le petit sénat, la démocratie électorale et l'aristocratie de suffrage.

Le sol de la place Kléber, au milieu de laquelle surgit dans la pose martiale que lui a donnée le sculpteur Grass la statue du vainqueur d'Héliopolis, éveille en particulier une sensation assez semblable à celle que donnerait un décor survivant aux drames dont il a été le cadre.

M. Tribert, malgré ses penchants, n'était ni un savant ni un artiste.

Intéressé dans une fabrique d'étoffes, il menait de front, sans que rien en souffrît, les occupations imposées par sa position et la culture des travaux de l'intelligence. Il réglait méthodique-

ment ses travaux et ses délassements sans aucune des interversions qu'on reproche souvent, et non sans motifs, aux gens sollicités par des choses qui semblent assez volontiers inconciliables.

L'heure venue d'entrer dans le courant des affaires, il mettait le signet à la page de l'étude, et quand l'instant d'en sortir était arrivé, il oubliait l'industrie au seuil de la manufacture. Par plus d'un côté, M. Tribert rappelait l'Yorick de Sterne. Il avait de la finesse et de la candeur, une bonhomie à reflets humoristiques combinée avec la méditation et la curiosité. Taillé en force, blond, frais, l'œil de ce bleu faïencé qui fleurit sur les bords du Rhin ; comme les véroniques au bord des fontaines, il lui eût été difficile de nier son origine, attestée d'ailleurs par les intonations tudesques que donne l'usage simultané du français et du bas allemand.

AMÉDÉE AUFAYVRE.

(La suite au prochain numéro.)

## MÉLANGES.

\*  
\*\*

Un individu n'est pas satisfait du plaidoyer de l'avocat qu'on lui a donné d'office.

— Accusé, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ?

— Rien, monsieur le président ; je réclame seulement l'indulgence de la Cour... pour mon avocat.

\*  
\*\*

DANS UN SALON, LE JOUR DE L'AN.

Une petite fille. — Moi, j'ai une robe pour mes étrennes ; et toi ?

Deuxième petite fille. — Moi, une poupée.

Première petite fille, dédaigneusement. — Ah ! tu joues encore à la poupée?... Moi pas, je suis trop grande.

Deuxième petite fille. — Et celle que ton oncle t'a donnée ?

Première petite fille. — Ah ! celle-là, je l'ai serrée dans une armoire... pour quand je sera mariée. Je la donnerai à mes enfants.

Deuxième petite fille. — Et si tu n'en as pas ?

Première petite fille. — Eh bien, ce sera pour mes petits-enfants.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.